

10659. bb. 31
#

LETTRES

SUR L'ESPRIT
DU SIÈCLE.

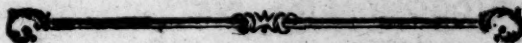


O tempora ! O mores !



A LONDRES,

Chez EDOUARD YOUNG.



M. DCC. LXIX.

4.

THE

SUR L'ESPRIT

DU

—

—

—

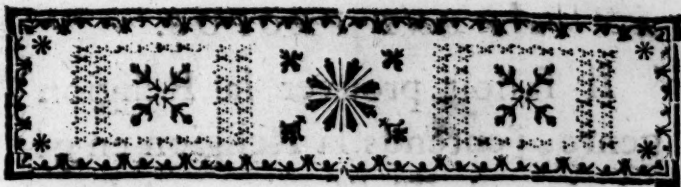


A. D. W. D. R. E. S.

—

—

M. DCC. LXXIX



AVANT-PROPOS.

ON ne se borne pas, dans ces Lettres, à faire voir que le système Philosophique actuel est inconséquent, & qu'il détruit sans établir; on établit contre lui un système conséquent, tant par rapport à la Religion, que par rapport au Gouvernement, & que l'on croit nécessaire au soutien de l'un & de l'autre. Ce système, ou plutôt ce cri de la saine raison, s'est toujours fait entendre jusqu'à un certain point; mais jamais assez; & si nos Philosophes acceptent le défi qu'on leur fait, on se propose de le leur faire entendre de plus en plus.

4 AVANT-PROPOS.

Il falloit prouver la Religion-genre, j'entends la Religion en général, ou le Théisme, aux Athées, afin de les amener à reconnoître un Dieu Rémunérateur & Vengeur; & il falloit leur prouver ensuite que la Religion-genre étoit insuffisante, afin de les conduire à la Religion-espèce, j'entends, aux Religions particulières. C'est ce que l'Auteur a fait, & ce qu'il a cru très-essentiel de faire pour mettre un frein à l'Irreligion. Cela prouvé, il restera uniquement à savoir quelle est la Religion-espèce qui est la vraie Religion; & c'est de-là que la Religion Chrétienne doit partir pour produire ses preuves. L'objet de les produire devoit d'autant moins être celui de l'Auteur, qu'elles sont plus que suffisamment

AVANT-PROPOS.

produites. Mais quelle force n'auront-elles pas , lorsque celles des autres Religions seront les seules qu'on puisse leur opposer ? Ce seront les seules en effet qui leur resteront à combattre.

La Religion Chrétienne , comme on le dira dans le corps de l'Ouvrage , fera à l'abri des coups de notre fausse Philosophie , quand la Religion-genre & la Religion-espèce le seront : car ce n'est que pour détruire toute Religion dans le cœur des Chrétiens , que nos Philosophes cherchent à détruire le Christianisme. C'est à quoi l'Auteur prie de faire une attention particulière , pour bien entrer dans ses vûes. On y entrera mieux encore , à proportion que l'on sentira davantage que tout tend à la révolution la plus

6 AVANT-PROPOS.

fâcheuse dans la Religion & dans le Gouvernement , & que tout n'y tend que par l'esprit d'indépendance qui régne.

Si la raison , exprimée dans ces Lettres , est écoutée ; les grands changemens , loin de paroître nécessaires aux hommes , ne seront plus pour eux que des objets d'effroi. Mais pour écouter cette raison , il faut plus s'occuper d'elle que de son expression ; car l'Art d'écrire lui manque , & peut-être , parce qu'il est un Art. S'il ne manque pas à notre fausse Philosophie , c'est qu'il est fait pour elle , qui ne seroit rien sans lui.





LETTRÉS
SUR L'ESPRIT
DU SIÈCLE.



LETTRE PREMIERE.

LES Religieux réputés hors du siècle ,
sont nécessairement dans le siècle , & ils
ne peuvent pas y être qu'ils n'en contrac-
tent les mœurs jusqu'à un certain point ,
ainsi que le Clergé Séculier. Il faudroit ,
pour pouvoir les rappeler à leur institu-
tion primitive , monter le siècle effréné
dans lequel ils ont le malheur d'être au-
jourd'hui , au ton du siècle de leur ins-
titution : or , la chose étant impossible ,
c'est porter aux Ordres Religieux le der-
nier coup de la destruction , que de s'o-

piniaâtrer , soit par zèle , soit par politique , à vouloir qu'ils reviennent au point de leur principe. La Sagesse , toujours éloignée de détruire , consiste à se prêter aux temps & aux circonstances , & à prendre toujours le milieu relatif à l'état actuel des choses.

Mais on veut , dit-on , la destruction des Ordres Religieux , sans égard à toutes les raisons , même Politiques , qui demandent plutôt deux Clergés qu'un seul , ni à l'origine de tel de ces Ordres qui remonte à celle des plus anciennes Monarchies de l'Europe. Si cela est , il paroîtroit que cet esprit bien moins Philosophique que destructeur , qui ose élever aujourd'hui la voix ; que cet esprit qui demande à cor & à cri la destruction des Religieux , & qui à cette fin vomit sur eux l'opprobre , feroit écouté. Mais comment le concevoir , dès qu'il doit être de toute évidence pour nous , que cet esprit ne peut pas se faire entendre que , par sa nature même , & par une suite des grands bouleversemens auxquels il veut nous amener , il ne vienne au point de tout bouleverser ? C'est , sans contredit , celui de tous les esprits , auquel nous devons être le plus opposés ; celui que nous sommes le plus intéressés à détruire , loin de nous prêter à ses vûes de

destruction , & avec lequel nous devons éviter même , pour ne pas lui donner d'aliment , qu'il puisse nous soupçonner d'être d'accord.

Cet Esprit en veut ouvertement à la Religion Catholique , à Rome , à nos Evêques & à nos Prêtres , comme aux Religieux , quoiqu'il en veuille plus particulièrement à ceux-ci , dont l'Esprit jure spécialement avec lui ; & la Religion Catholique , Rome & notre Clergé Séculier & Régulier sont de l'essence des Monarchies Catholiques de l'Europe , comme ils l'étoient jadis de celle d'Angleterre qui a expiré avec eux (1). C'est



(1) Lorsque l'on commença, dit M. Bossuet dans son Oraison Funèbre de la Reine d'Angleterre , d'ébranler l'autorité de l'Eglise dans ce Royaume , les Sages dénoncerent qu'en remuant ce seul point , on mettroit tout en péril , & que c'étoit donner une licence effrénée aux âges suivans. Les Sages le prévirent ; mais les Sages sont-ils crus en ces tems d'emportement , & ne se rit-on pas de leurs prophéties ? Qu'on lise au reste tout ce qu'il dit dans cette même Oraison des effets terribles du Schisme d'Angleterre. Il ne voyoit de son tems qu'un nombre d'hommes qui , fatigués de toutes les différentes hérésies des derniers tems , & ne pouvant plus reconnoître la majesté de la Religion déchirée par tant de Sectes , trouvoient un repos funeste , & une entière indépendance dans

ce que cet Esprit ne se dissimule pas : aussi ne tient-il point à ces Monarchies , & son but seroit-il d'établir la constitution d'Angleterre , ou quelque autre constitution pareille , sur leurs ruines. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages qui émanent de lui pour n'en faire aucun doute. Je parle de son but le plus apparent ; car il n'est pas dans lui de se borner à nous séparer de Rome , & à nous rendre tous Anglois. Un esprit de la nature du sien , ne fait point prendre l'effort à demi.

Mais avant de voir son système de destruction en grand , faisons une réflexion sur ce système en petit qu'adoptent si follement nos têtes frivoles & superficielles. Quel bien les hommes ont-ils à espérer dans l'Etat policé où ils sont , des grands changemens quelconques ? Aucun ; ces changemens dont on ose aujourd'hui établir hautement la nécessité , font toujours le mal de quantité d'hommes actuels , pour une petite jouissance peut-être qu'ils donnent à ceux qui les occasionnent ; &



l'indifférence des Religions , ou dans l'Athéisme. Mais que ce nombre s'est accru depuis , & qu'il parle haut , en comparaison de ce qu'il parloit alors ! Il faut enfin le faire taire , & c'est l'objet de ces Lettres.

ne peuvent jamais faire le bien des hommes à venir : car de bonne-foi , notre postérité en fera-t-elle plus heureuse , de ne trouver en France , par exemple , ni la même Religion ni le même Gouvernement ; & peut-on espérer , supposé qu'on l'ait pour objet , que ce qu'elle trouvera à la place , soit plus avantageux pour elle ? En vain nos Philosophes d'aujourd'hui , qui effectivement n'ont pour but que de se faire un nom par leur Philosophie , & pour qui le bien de la postérité n'est qu'un prétexte , nous vantent-ils telle constitution qu'ils affectent de voir par son beau côté , sur les nôtres qu'ils n'envisagent que par leur côté difforme , (& quelle constitution dans l'Etat policé n'a pas essentiellement son bon & son mauvais côté ?) ils ne le font que pour détruire les nôtres ; & la preuve de cela , c'est leur façon même d'écrire , toujours marquée au coin de la passion , & jamais de la sagesse ; c'est la certitude qu'ils ne peuvent pas s'empêcher d'avoir d'après leurs connoissances historiques , que les hommes n'ont rien à gagner à tous les changemens considérables qui peuvent se faire. Ils doivent convenir en effet , pour peu qu'ils soient de bonne-foi , (& la suite le prouvera) , qu'il ne peut pas exister de Constitution dans l'Etat policé , sous laquelle on puisse dire l'es-

pèce humaine décidément plus heureuse que sous une autre, tant les passions des hommes sont les mêmes, & également exaltées dans cet Etat; ou si l'on veut, tant cet Etat, où il n'y a qu'un vice d'origine qui ait pû nous amener, est éloigné de l'Etat social simple, où l'on pourroit dire les hommes heureux, par comparaison à tous les différens Etats que comporte l'Etat policé.

Nos Philosophes ne conviendront pas de cela sans doute, quoiqu'ils doivent en convenir; car ce seroit donner un démenti à leur Philosophie qui part du contraire pour détruire; mais ils le sentent cependant: aussi ne se bornent-ils pas à n'en vouloir qu'à la Religion & aux Monarchies Catholiques; ils en veulent à toute Religion & à tout Gouvernement existans.

Ils en veulent à toute Religion existante par le Théisme pur qu'ils prêchent, & à tout Gouvernement existant, puisqu'ils ne peuvent pas ignorer que leur Théisme ne peut être la Religion d'aucun Gouvernement actuel. Or, pourquoi pousseroient-ils leur système de destruction jusqu'à ce point, s'ils ne sentoient pas intimement qu'il y a bien autrement à détruire qu'ils ne paroissent le proposer d'abord, pour parvenir à rendre les hommes plus heureux qu'ils ne sont; s'ils ne sen-

toient pas que nous n'avons point à espérer d'être mieux que nous ne sommes, tant que l'Etat policé existera ? (& peut-il cesser d'exister actuellement qu'il est) ? Ils diront sans doute que c'est toujours quelque chose pour le bonheur des hommes, que telle Religion & telle Constitution soient détruites ; mais s'ils le pensent, pourquoi anticipent-ils sur cette destruction, & n'attendent-ils pas qu'elle ait eu lieu pour aller en avant, pour parler d'établir leur Théisme à la place de toutes les Religions actuelles ? Ne devroient-ils pas voir qu'en proposant leur destruction en grand, ils prouvent le peu de confiance qu'ils ont eux-mêmes dans leur destruction en petit ? Mais ils vont s'appant & détruisant, les uns plus directement, les autres moins, sans se soucier de mettre la moindre conséquence dans leur système destructeur. Ils voient ce que tous les hommes voient comme eux, que le mal est sur la terre ; & ils croient que cela suffit pour entreprendre de tout bouleverser. S'ils se flattent d'y réussir, c'est assurément compter beaucoup trop sur notre malheureuse tendance vers les nouveautés & les changemens, dans l'espoir toujours frustré de nous en trouver mieux.

Mais quelle idée cependant que celle

de leur Théisme pur ! N'est-il pas bien singulier premièrement que des hommes qui ne croient pas de Dieu qui punit & qui récompense, ou du moins qui doutent que ce Dieu existe, prêchent une Religion quelconque ? Ne l'est-il pas aussi qu'ils ne voyent point d'après leur propre doute, que leur Théisme trouveroit toujours un écueil dans la raison des hommes, & pourroit donner l'être à des Philosophes de leur trempe, qui, ennemis des Loix Civiles dont ce Théisme seroit l'appui, feroient tous leurs efforts pour en défabuser l'Humanité & la jeter dans ce système odieux, le seul où les mœurs ne trouvent point de sanction & qui n'est au fond que celui des animaux ; je veux dire, l'Athéisme ? N'est-il pas bien singulier encore qu'ils ne voyent pas que, nos mœurs restant toujours dépravées, leur Théisme, une fois établi, nous rameneroit nécessairement à des Religions de la nature des nôtres. Il nous y rameneroit sans doute, & bien plus promptement que nous n'avons été amenés aux Religions actuellement existantes par la Religion simple qu'elles ont eue nécessairement pour mere dans le principe.

Mais sans considérer tout cela qui porte en partie sur l'impossible supposé, & pour rendre la fausseté des vues de nos Philoso-

phes plus manifeste, je dis qu'il est de toute impossibilité morale d'établir leur Théisme, & que c'est la plus grande des chimères d'y penser : car il est incontestable que, s'il a pû être la Religion des premiers hommes, il ne peut jamais l'être des hommes d'aujourd'hui, vû la différence inouïe des premières mœurs aux mœurs actuelles, & même vu nos mœurs & nos Religions une fois existantes.

Il faudroit, pour qu'il fût possible d'établir le Théisme en question, que l'impossibilité n'existât pas, comme elle existe en effet, de démontrer par lui, que toutes nos Religions sont fausses & à rejeter; de ramener nos mœurs aux mœurs primitives; de dénaturer l'homme actuel pour le rendre tel qu'il étoit dans le principe; de retrancher de l'inégalité morale & de la propriété, (ces vices qui existent par le vice d'origine) tout ce qui y est aujourd'hui par excès, en comparaison de ce qui y étoit d'abord; & conséquemment de changer de nature toutes les especes actuelles de Gouvernement : car avec ce Théisme, en supposant son existence possible, les hommes & les Rois ne pourroient être tout au plus que des Chasseurs, des Cultivateurs ou des Bergers; tant il est impossible qu'avec une Religion simple, telle, par exemple, que celle de

l'homme dans l'état d'innocence , on n'ait pas des mœurs simples comme elle.

Mais c'est gratuitement que je suppose le Théisme pur de nos Philosophes avoir été la Religion des premiers hommes , & même que j'en suppose l'existence comme possible. Il ne fut ni ne peut jamais être de Religion convenue sans culte extérieur , sans loix Religieuses ; & il s'agit ici d'une Religion convenue , la seule que des hommes en société puissent avoir. Ce Théisme peut être la Religion de tel ou tel homme qui se refuse aveuglément à tout autre frein Religieux , mais non pas des hommes ; & conséquemment il ne peut être la Religion d'aucun Gouvernement politique. J'ose même dire qu'il en est de lui à cet égard , comme de l'Athéisme qui est son contraire , & qui ne peut être le système d'aucun de ces Gouvernemens.

Mais la Loi , mais la Religion naturelle , ces grands mots de nos Philosophes , ne devoit-elle pas suffire ? Oui , si nous étions des Anges , & si notre dépravation ne demandoit pas nécessairement des loix particulieres pour nous contenir dans cette Loi. Comment & avec quelle ombre de raison peuvent-ils prétendre que dans un état formé par le péché d'origine sur l'inégalité morale & sur la propriété ,
les

les hommes n'aient besoin que de la Loi naturelle pour vivre les uns avec les autres , le petit avec le grand , le pauvre avec le riche ? Ah ! qu'ils sont loin d'avoir mis en cela toute la réflexion qui étoit à y mettre , & que tout ce que je dirai par la suite servira à étendre !

Vouloir aujourd'hui une Religion simple , ou , pour mieux dire , ne la vouloir pas abondante en dogmes & en loix , c'est vouloir que l'homme ne soit pas dans l'état de dépravation où il est. La Religion , telle qu'elle existe dans ses mystères relatifs à l'homme dépravé , dans ses développemens & dans ses loix , est celle qui doit nécessairement exister , & sa nécessité incontestable , que je démontrerai , est la preuve sensible & toujours subsistante d'un péché d'origine poussé dans ses tristes effets jusqu'où il pouvoit aller. Je parle ici de toutes les différentes espèces de Religion ; car mon objet n'est pas de prouver à nos Philosophes telle ou telle Religion particulière ; mais de les amener par des preuves de raison auxquelles ils ne puissent pas se refuser , à en admettre une , & à voir tout-à-la fois les conséquences énormes & les suites terribles qu'entraîne après lui leur système destructeur , en ne le considérant même que philosophiquement. Parvenus à ce point , ce

fera alors qu'ils pourront se replier sur la Religion Chrétienne & la voir dans toute l'évidence que ses preuves emportent avec elles, pour quiconque n'est pas détourné de les méditer, soit par la présomption & l'indépendance d'un esprit tel que le leur, soit par l'aveuglement & l'opiniâtreté où jette une Religion fautive dans laquelle on a le malheur d'être né. Les preuves du Christianisme, quelque péremptoires qu'elles soient, ne les convainquent point; & c'est ce qui doit être, dès qu'ils sont décidés contre elles, avant même que de les examiner. Mais d'où vient le font-ils? C'est qu'ils le font en effet contre toute Religion, ainsi qu'on le verra. Il faut donc en venir à leur bien démontrer par la raison, la nécessité de la Religion, d'une Religion & même d'une seule Religion si les vues de Dieu étoient remplies, pour les mettre dans le cas de méditer les preuves du Christianisme avec un tout autre esprit qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. C'est l'effet que je desirerai sur-tout des moyens que je vais continuer à employer contre eux. Mais au moins la Religion Chrétienne fera-t-elle à l'abri de leurs coups, quand la Religion-genre & la Religion-espèce le seront: car ce n'est que pour détruire toute Religion dans le cœur des Chrétiens, qu'ils

cherchent à détruire le Christianisme.

Nos Philosophes ne veulent point de Religion révélée, & cependant leur Théïsme en est une : car saurions-nous sans une révélation, qu'il est un Dieu Créateur, Rémunérateur & Vengeur, qu'il nous faut adorer ? Sans doute que ce Dieu a gravé ce principe de toute Religion dans nos cœurs ; mais il falloit encore qu'il nous le révélât : car assurément s'il ne l'eût pas fait, ce principe fût resté, dans un grand nombre d'hommes, sans être assez développé pour les conduire aux conséquences qui en doivent résulter. Or si leur Théïsme est lui-même une Religion révélée, pourquoi ne veulent-ils pas que ce même Dieu qui nous a révélé les Dogmes essentiels & le culte intérieur qui constituent leur Théïsme, nous ait révélé également les autres Dogmes que nous devons croire, le culte extérieur qu'il vouloit de nous, pour nous tenir, mutuellement les uns par les autres, dans la crainte & dans l'amour de lui, & les loix que nous avons à suivre ? C'est, diront-ils peut-être, que toutes ces conséquences ne sont point gravées dans nos cœurs comme leur principe. Sans doute qu'elles n'y sont point gravées également, & la chose est toute simple d'un principe à ses conséquences. Mais un principe tel que celui-là

peut-il être pour nous sans conséquences quelconques, & n'est-il pas prouvé péremptoirement par la seule impossibilité que cela se puisse dans notre état de société dépravée, que ce principe demandoit nécessairement des conséquences ? S'ils me nioient cette impossibilité qui est de toute certitude morale, & que l'existence des Religions a prouvée jusqu'à présent, je leur dirois qu'ils ne se la nient pas à eux-mêmes, & qu'ils sont d'autant plus convaincus de la nécessité d'une révélation dans un état dépravé tel que le nôtre, qu'ils mettent eux-mêmes, quoi qu'ils en disent, leur Théisme dans la masse de tout ce qui a été donné jusqu'à présent pour révélé. Ils l'y mettent en effet ; non pas pour le mieux affirmer, comme nous le faisons ; mais pour le nier avec toute autre révélation : car qu'on ne croye pas, à moins qu'on ne les ait lûs bien superficiellement, qu'ils tiennent à leur Théisme : s'ils y tenoient, & qu'ils le regardassent comme étant en effet gravé de la main de Dieu dans nos cœurs, ils l'auroient pour principe fixe. Mais ils en sont bien éloignés, comme on le verra ; & c'est une preuve incontestable qu'ils le mettent de pair avec tout ce qui a été donné jusqu'à présent pour révélé. Un autre de leurs systèmes (car ils

s'accrochent à tout pour détruire) est qu'il n'importe point à Dieu sous quel culte on l'implore, & qu'il les reçoit tous également. Mais sans leur dire qu'ils reconnoissent par-là d'autres cultes que leur Théisme, est-il à présumer qu'un Dieu juste & bon qui nous a créés, veuille qu'il subsiste une aussi grande source de divisions parmi les hommes, que les différentes Religions qu'ils professent; & que l'unité de Religion n'entre pas dans ses décrets? Pouvons-nous croire d'ailleurs à ce système sur la foi de nos Philosophes, & veulent-ils que nous les regardions comme autant d'organes de la Divinité qui nous l'annoncent de sa part? C'est comme organes de la raison, diront-ils sans doute, que nous l'annonçons; & moi je dis qu'il est contre toute raison de vouloir établir un système de Religion par la seule raison, & que leur système est un système de Religion comme tout autre, quoiqu'il établisse l'indifférence des Religions, ou pour mieux dire, par-là même qu'il l'établit. Je dis de plus, que ce système n'est pas dans la raison; car l'indifférence des Religions, supposée révélée aujourd'hui & convenue parmi les hommes, contrediroit les Loix humaines à un point qu'il faudroit l'anéantir demain, & que rien ne seroit plus capable

qu'elle de conduire à l'Athéisme, par le sentiment intérieur qu'auroient tous les hommes qu'un Dieu supposé l'avoir révélée n'est pas un Dieu sage, & que ce Dieu est un Être imaginé. Voilà des vérités que nos Philosophes sentent malheureusement trop, quoiqu'ils ne les approfondissent pas; & je dis malheureusement: car au lieu qu'elles devroient les amener à ne point entamer la glace, elle les amène à la rompre entièrement, à détruire toute Religion. Mais ils n'en seront pas plus avancés; car je leur ferai voir qu'il faut que la glace subsiste; qu'il faut de la Religion, ou que les hommes se dispersent sur la terre pour y vivre comme les bêtes. Ils disent qu'avec leurs connoissances en fait de Religion, & les nôtres tout-à-la-fois, ils nous tiennent serrés de près; mais ils appellent les nôtres, la connoissance très-superficielle qu'ils ont de notre Théologie; & il en est d'autres avant celle-là, qui finissent où elle commence, qui y conduisent comme par la main, & qui la mettent pour jamais à l'abri de leurs coups, à moins que de mécréans ils ne deviennent hérétiques. Ce sont ces connoissances qui leur manquent totalement, & que j'ai pour objet de leur donner ici.

Il est fâcheux pour nos Philosophes de

voir que les hommes ne peuvent pas vivre en société sans Religion quelconque ; car cette faculté dans les hommes les mettroit bien à l'aise , par l'éloignement qu'ils ont pour toute Religion , & pour leur Théïsme même qu'ils n'établissent que forcément , quo pour avoir l'air d'établir quelque chose. Ils ne l'établissent en effet que de cette façon , & le résultat comme le fond de leur Philosophie , est non-seulement de détruire dans les hommes l'idée de telle ou telle Religion , mais de la Religion ; non-seulement l'idée des espèces , mais du genre qui est leur Théïsme. Voilà le vrai point de vue sous lequel il faut envisager leur Philosophie , & sous lequel il me sera facile de faire voir de plus en plus son néant & son danger.

N'est-il pas cependant bien inconséquent à eux de prêcher une Religion simple sans en prêcher les mœurs ? S'ils tombent dans cette inconséquence , c'est qu'en même temps qu'ils ne tiennent point à la Religion qu'ils réprouvent , ils tiennent extrêmement à l'état actuel , par les sciences & les arts qui constituent sa nature , & par une pure réversibilité à eux-mêmes. Un d'entr'eux (1) a écrit contre cet état , pour



(1) J. J. Rousseau.

porter les hommes à avoir des mœurs aussi simples que la Religion qu'il voudroit qu'ils eussent, (ce en quoi il est du moins plus conséquent que nos Philosophes). Et il voit tous ses confreres contre lui, quoiqu'il apporte d'ailleurs le bras le plus vigoureux à détruire. Mais ce tort n'est pas le seul qu'il ait avec eux; il est l'Apôtre de leur Théisme, & y croit; il garde de plus des ménagemens avec nos Religions, dont il entrevoit jusqu'à un certain point la nécessité, & ne tranche point assez contre elles; c'est ce qu'ils ne lui pardonneront jamais.

Mais à propos de lui, est-il rien de plus inutile & de plus affligeant que son discours sur l'inégalité, tout éloquent qu'il est? A quoi bon se tuer à nous faire voir que nous y aurions gagné d'être restés dans l'état sauvage, s'il nous est impossible aujourd'hui de repasser à cet état, dont il suppose gratuitement l'existence comme ayant eu lieu dans le principe? Il faut avouer que nos Philosophes, même les moins déraisonnables, ne sont guères raisonnables.

Adieu, Monsieur, &c.

L E T T R E II.

U N E idée de nos Philosophes encore plus singulière que celle de leur Théisme, est que chaque homme ait la liberté de penser comme il voudra. Cette liberté est dans tout homme ; mais elle ne peut pas avoir un effet extérieur conventionnel dans l'Empire des loix : car quelles loix pourroit-on faire à des hommes qui seroient les maîtres de ne s'y pas conformer ? Et il s'agit , sans doute , qu'ils en soient les maîtres dans la liberté qu'on demande ; c'est-à-dire , qu'il y ait une première ou dernière loi qui laisse tout homme juge des loix & libre de s'y conformer ou non : car à quoi bon la demande de cette liberté , s'il n'est question que de penser & de ne point agir en conséquence ? Chacun est libre de penser comme il veut ; les loix n'ont point de prise sur la pensée , elles n'en ont que sur l'action , que sur la manifestation , par exemple , de la pensée qui se trouveroit ne leur être pas conforme & qui les contrediroit. Je fais que je généralise beaucoup ici l'objet de leur demande :

mais la suite fera voir que je suis fondé à le faire.

Croient-ils , cependant , qu'il en est de leur Philosophie comme de la Religion Protestante , par exemple ? Celle-ci peut , à tout prendre , demander liberté pour elle en France , quoiqu'il soit contre la nature de cette Monarchie , qui n'a jamais connu dans son sein qu'une seule Religion , de la lui accorder ; mais ce qui fait qu'elle le peut , c'est qu'elle est une Religion ; au lieu que leur Philosophie détruit toute Religion , & qu'à ce titre elle ne peut être tolérée nulle part. S'ils me nioient qu'elle détruit toute Religion , & qu'ils m'opposassent leur Théisme pur , je me bornerois à leur dire qu'ils plaisantent , sans chercher à les accabler de preuves tirées de leurs livres , & ils verroient bien que je ne m'y suis pas mépris.

Mais en leur passant pour un moment de croire à leur Théisme , que j'appelle la Religion , comme étant le fondement commun à toutes les Religions ; de croire en un Dieu qui nous a créés , qui veut que nous rapportions tout à lui , comme Auteur de tout bien & de toute justice , & qui nous récompense & nous punit ; il n'en est pas moins vrai qu'ils détruisent toute Religion ; car la Religion , comme je l'ai fait voir , ne pouvant exister pour

les hommes en général que par ses espèces ou ses composés, il s'ensuit que détruire ses espèces qui sont les Religions particulières quelconques, c'est la détruire pour les hommes en général, & qu'à cet égard même, j'ai raison de dire de leur Philosophie, qu'elle détruit toute Religion, & qu'elle ne peut être tolérée nulle part.

S'ils s'en tenoient à leur Théisme, ils ne détruiraient pas la Religion dans tel ou tel homme, comme ils le font trop malheureusement par leur mécréance affichée, ou du moins par leur doute sur l'existence d'un Dieu qui récompense & qui punit. Mais qu'importe à la chose tel ou tel homme, qu'autant que notre état social demande au moins un fond de Religion dans le cœur de tous les hommes qui le composent? Mais s'il le demande, comme on n'en peut douter, & qu'il ne puisse pas exister avec ce seul fond de Religion, quelle raison pour nos Philosophes de s'imposer un silence éternel, & combien leur seroit-il facile de partir de-là pour se prouver la raison d'une seule espèce de la Religion; espèce qui n'en seroit plus une, qui ne seroit plus la Religion Chrétienne, mais la Religion même, si elle existoit seule. Un état qui ne souffre qu'une seule Religion dans son sein, agit consé-

quemment au principe incontestable qu'il ne faudroit que la même Religion à tous les hommes, & que les différentes Religions qui se trouvent dans notre état de société, y sont un très-grand vice & un très-grand mal. Mais encore un fois, ce n'est pas le Théïsme qui peut seul être la Religion qu'il faudroit la même à tous les hommes; mais le Théïsme, avec toutes ses conséquences, avec un culte & des loix Religieuses.

Nos Philosophes détruisent la Religion Catholique & la Chrétienne même, sans mettre aucune autre Religion à leur place; ils détruisent de plus toute autre Religion particuliere, & mettent à leur place *la Religion-genre*, j'entends leur Théïsme, & ils détruisent ensuite la Religion qu'ils ne remplacent par rien. Cette progression de leur Philosophie (si elle en a une; car elle détruit sans aucune logique); cette progression, dis-je, toute inconsequente qu'elle paroît, ne laisse pas d'être conséquente; car il falloit avoir l'air d'établir le genre pour mieux détruire les espèces, & il falloit le détruire ensuite pour qu'il ne ramenât pas à ses espèces dont on ne veut ni de près ni de loin; & qu'on sent intimément être inséparables de lui.

Nous voilà donc sans aucune Religion, par notre Philosophie! Il n'y a pas à crain-

dre assurément que sa théorie se réduise à la pratique, & sous ce point de vue elle n'est rien moins que dangereuse; mais elle parvient à donner de l'éloignement & du mépris à un très-grand nombre d'hommes pour leur Religion, & à faire que bien des hommes n'en ont aucune. C'est en cela qu'elle est effectivement très-dangereuse, & c'est par-là qu'elle oblige de lui prouver non-seulement la nécessité d'une Religion particulière, comme je l'ai fait; mais celle de la Religion, comme je vais le faire; dernière preuve que l'autre demande nécessairement pour avoir toute sa force. Il est si naturel à l'homme dépravé de prêter l'oreille à tout ce qui peut le soustraire au joug de sa Religion, & si conséquent pour lui de passer du mépris de sa Religion à n'en avoir aucune, que la raison ne sauroit trop se faire entendre avant la Théologie, pour démontrer aux hommes qu'il leur faut de la Religion, & une Religion, & pour confondre une fois & à jamais nos Philosophes & leur Philosophie. C'est cette raison qui va continuer de parler seule, en revenant à la liberté qu'ils demandent avec tant de force, & dont ils regardent le refus comme la plus grande des tyrannies.

A les entendre, ce n'est pas sur les

loix civiles qu'ils demandent cette liberté ; mais seulement sur les loix & dogmes de la Religion qui font frémir la raison selon eux. Mais comment ne voient-ils pas que c'est demander cette liberté sur les loix civiles que de la demander sur les loix & dogmes de la Religion ; puisqu'il est dans la nature des loix civiles, telles que notre état de dépravation les fait exister, d'être inséparables des autres ? Elles en sont en effet tellement inséparables, qu'elles ne peuvent pas exister sans elles, & qu'on pourroit dire, humainement parlant, que, quoiqu'elles paroissent de nature différente, elles sont au fond de la même nature. C'est ce que nos Philosophes devroient dire s'ils étoient conséquens, eux qui pensent que les loix & les dogmes Religieux sont de la fabrique des hommes. Mais dès qu'ils le pensent, comment l'inséparabilité de ces loix d'avec les autres peut-elle leur échapper ? Croient-ils, (en supposant avec eux la main & la seule main des hommes dans la Religion) que cette main y ait été mise de gaieté de cœur & sans nécessité ? Ils se tromperoient bien lourdement. Mais l'inséparabilité que j'établis, est prouvée par eux-mêmes : car l'effort qu'ils prennent contre la Religion, ils le prennent également contre le Gou-

vernement , & la liberté qu'ils demandent tombe tout-à-la fois sur ces deux objets , quoi qu'ils en puissent dire.

Les loix civiles ne peuvent pas laisser libre carrière sur la Religion sans la laisser sur elles , & elles ne peuvent pas la laisser sur elles sans s'ôter toute force & l'existence même , sans s'ôter ce qu'elles ôteroient également à la Religion , en laissant libre carrière sur la Religion.

Il est de leur essence que les hommes ne soient pas les maîtres d'obéir ou de ne pas obéir aux loix de la Religion , sur-tout à celles qui , plus radicales que les autres , demandent nécessairement une police uniforme , comme , par exemple , de reconnoître extérieurement , dans la Religion Chrétienne , la Jurisdiction des Evêques , des Curés & des Prêtres , de faire baptiser ses enfans , de se marier en face d'Eglise , de prêter les sermens requis ; & conséquemment qu'ils ne soient pas les maîtres d'adopter extérieurement ou de rejeter ses dogmes sur lesquels portent essentiellement ses loix. Les deux Puissances , la spirituelle & la temporelle , sont nécessairement faites pour être au soutien l'une de l'autre ; c'est sur elles deux conjointement que porte notre état social , & quand on dit qu'il faut des loix aux hommes , ce n'est pas moins des loix

divines & religieuses que des loix humaines.

Mais remarquons , en passant , que le trop de liberté que les loix civiles laissent depuis long-temps sur les autres loix de Religion qui semblent ne pas exiger une police aussi uniforme que celles dont je viens de parler , n'est rien moins que politique , & qu'il contribue au-delà de ce qu'on peut dire au mépris qu'on fait aujourd'hui si hautement de la Religion. Mais pourquoi s'en prendre à ces loix de ce trop de liberté & de ce mépris qui réjaillit sur elles-mêmes ; s'il est vrai , comme il l'est en effet , que tout cela n'est qu'une suite de notre Philosophie effrénée & de l'ascendant qu'elle prend sur les Esprits , toujours enclins par nature à secouer le joug des loix ? Ce malheureux ascendant est tel , peut-être , que le Gouvernement ne peut plus rien contre lui , & que la raison seule , telle que je me flatte de l'exposer ici , peut en arrêter l'effet. Les loix ne sont en force qu'autant que la force ne se tourne pas contre elles.

La liberté que nos Philosophes demandent , & que les loix civiles ne peuvent pas leur accorder sans aller contre leur essence , & même sans détruire toute loi ; cette liberté , dis-je , ne peut être au fond que celle de parler & d'écrire contre
la

la Religion & le Gouvernement ; car la demande de vivre dans l'indépendance des loix, meneroit tout droit aux Petites-Maisons. Mais à quoi bon la demande de cette liberté qu'ils sçavent eux-mêmes ne pouvoir jamais leur être accordée ? Quel peut être son but ? Tranchons le mot, c'est le même au fond que celui de vivre dans l'indépendance des loix, & il devroit avoir le même effet. Nos Philosophes usurpent cependant cette liberté à un point & si impunément, qu'ils pourroient se dispenser de joindre à l'audace de l'usurpation celle de la demande. Quant à moi, mes réflexions actuelles sur eux & leurs systêmes une fois dans la tête des hommes incapables de réfléchir par eux-mêmes, je la leur accorderois, & je crois qu'ils se donneroient bien de garde d'en user : car leur Philosophie ne seroit plus vuë alors avec les yeux de nos penchans, mais avec ceux de la droite raison, & on ne leur prêteroit plus l'oreille. Il n'y auroit pas jusqu'à leurs *Valets, leurs Cordonniers & leurs Tailleurs* qui ne courroient plus les risques qu'ils leur font courir, de ne point croire en Dieu, & qu'ils leur font courir très-inconsciemment, car ils veulent que ces gens-là croient en Dieu.

Quoi ! se récrieront-ils , on ne prêteroit plus l'oreille à des Philosophes , qui , par les lumières qu'ils ont au-dessus du vulgaire , connoissent tout le faux de la Religion , & qui le manifestent , ainsi que tous les abus & tous les maux qu'elle a occasionnés & qu'elle occasionne journellement ? Oui , même en supposant la Religion telle qu'ils la voient : car en travaillant à la détruire , ils ne peuvent faire que beaucoup de mal , qu'ôter à quantité d'hommes un frein très-essentiel à la sûreté des autres ; & ils ne peuvent faire aucun bien , dès qu'ils ne peuvent tout au plus venir à bout , avec toute leur Philosophie , que de faire ce qu'ont fait tant d'Hérésiarques , que de changer une Religion existante en une autre de même nature , sans jamais pouvoir empêcher d'en abuser.

Mais on ne peut enter une Religion sur une autre que par des guerres , que par le sang ; & dès que nos Philosophes ne peuvent tout au plus parvenir qu'à en enter une sur une autre , il s'ensuit qu'ils se mettent dans le cas de renouveler , par l'inconséquence la plus grande , les guerres de Religion qu'ils détestent avec tant de raison. C'est ce qui devrait encore leur imposer un éternel silence , s'ils y faisoient attention. Mais il n'est pas dans

eux de la faire , aveuglés comme ils sont par cette fureur de parler & d'écrire qui n'a foncièrement sa raison que dans celle de ne pas laisser ignorer qu'ils sortent de la classe des autres hommes , & qu'ils ne sont pas gens à qui on en fait accroire , comme à *leurs Valets , leurs Cordonniers & leurs Tailleurs*. S'ils veulent que ce soit le bien des hommes qui les fait parler , écrire & demander la liberté de le faire , il faut de toute nécessité , ou qu'ils conviennent de s'être étrangement mépris , ou qu'ils détruisent tout ce que je leur objecte. C'est ce que je voudrois bien qu'ils entreprissent , & sur quoi je ferois le premier à demander liberté pour eux ; mais à la condition qu'ils ne sortiroient point du cercle que je leur trace , pour se répandre en difficultés ou en invectives sur telle ou telle Religion. Une pareille controverse seroit sans contredit , tant pour le politique que pour le moral , la plus essentielle de toutes , & s'ils veulent lier la partie à la condition que je leur propose , je demande dès lors qu'on leur laisse le champ libre , je ne jette guère ici que des semences d'idées ; mais ces semences germeront quand il en fera tems.

Adieu , Monsieur.

C ij



L E T T R E I I I.

J'E veux que les Religions anciennes telles que celles de l'Egypte , de la Grèce & de Rome , aient moins fait verser de sang que les nôtres ; qu'elles aient moins servi de prétexte aux ambitieux & d'aliment aux fanatiques ; qu'en conclure , si on ne peut pas revenir aux Religions anciennes , & si nous sommes faits aujourd'hui pour n'en plus avoir que d'une nature vraiment digne d'Êtres intelligens tels que nous , mais qui livre d'autant plus la Religion à nos disputes, qu'elle est plus intellectuelle , & que la chair se révolte plus contre elle ? C'est de cette nature même , dont nous faisons un abus si étrange , que devoit être nécessairement la Religion perfectionnée , la Religion prise hors du sensible ; & nos Philosophes devroient la respecter comme Philosophes : car dès qu'ils ne voient pas son principe dans Dieu , ils devroient le voir dans la Philosophie des tems qui l'ont précédée. Mais ils ne respectent pas

plus cette Philosophie que la Religion Chrétienne , par-là même qu'ils croient cette Religion issuë de cette Philosophie , qui n'a fait tout au plus que l'entrevoir. Avec quel mépris Platon vient-il d'être traité par un d'eux , & à quel titre , d'après quelle vérité découverte sont-ils fondés à mépriser Platon ? Je dis plus , seroient-ils fondés à le faire , la vérité à la main ? Non ; la vérité détruiroit respectueusement où l'orgueil détruit injurieusement. Le même dit contre ce Philosophe , qu'il n'y a pas plus de souverain bien que de souverain cramoisi. Qu'on juge , par ce seul trait, qui ôte tout fondement à la morale, de la Philosophie du tems.

On ne fauroit trop se récrier sans doute contre les disputes de Religion , & contre le sang qu'elles ont fait verser : mais on ne doit pas plus s'en prendre à la Religion , qu'on ne s'en prend à l'état de Loix humaines des maux qu'il occasionne. C'est aux hommes qu'il faut s'en prendre , ou il faut dire que l'état de Loix en général est un état vicieux. Si on le dit , il faut le prouver , & je défie tous nos Philosophes de l'entreprendre. Mais cependant il faut qu'ils en viennent à le dire & à le prouver ;

sans quoi, jamais ils ne nous prouveront que c'est la Religion qui pèche.

Nos Philosophes voient parfaitement le mauvais côté que la Religion tient de nous ; mais leur mauvaise humeur contre elle les empêche d'en voir également le bon qu'elle tient d'elle. Ils la voient uniquement comme cause d'effets souvent fâcheux, & quelquefois terribles, comme cause de la superstition & de l'hypocrisie ; & elle en est cause effectivement dans un sens éloigné, comme la première Loi faite à l'homme a été cause de tous les crimes ; mais ils ne devraient voir ces effets que comme des infractions & des abus de la Religion ; & si on les pouvoit là-dessus, & que leur ignorance Théologique ne leur fournît pas de réponse, ils ne devraient encore, en hommes sages, voir ces effets que de cette manière qui suffit pour combattre le Fanatisme ; tant il est essentiel de ne pas toucher à la base des mœurs, quand on n'en a pas d'autre à leur substituer.

L'état de l'homme en société a été nécessairement un état de Loi dans le principe, soit de Loi divine, soit de Loi humaine ; & il n'est certainement un état de Loi aujourd'hui que parce qu'il l'a été dans le principe. S'il l'a été de Loi hu-

maine, (ce que je veux bien supposer pour un moment,) il étoit impossible qu'il pût subsister sans Loix supposées divines ; c'est-à-dire , qu'une société d'Athées , sous l'empire des Loix , pût avoir de la permanence : (& combien cette impossibilité qu'on ne peut pas sensément me nier , ne prouve-t-elle pas la nécessité d'un point d'appui à nos mœurs hors du Physique ?) Or de quelque côté que se tournent nos Philosophes , il faut ou qu'ils reconnoissent la nécessité de la Religion , ou qu'en la détruisant , ils donnent à nos mœurs un point d'appui hors du Physique , plus sûr & plus avantageux que le sien ; s'ils ne peuvent ni l'un ni l'autre , il faut qu'ils jettent leurs regrets , avec l'un d'eux , sur l'état sauvage & qu'ils y rentrent ; & s'ils ne le peuvent pas encore , il faut qu'ils se taisent , ou du moins qu'ils ne trouvent pas à redire aux moyens que l'autorité peut employer pour les faire taire , au lieu de leur accorder la liberté qu'ils demandent. Dieu veuille qu'elle n'en vienne pas à employer celui de l'Inquisition ! Mais si elle en venoit-là , à qui s'en prendre particulièrement , sinon à eux qui ont de bonnes raisons pour être les plus grands ennemis de ce moyen , & qui cependant sont si

capables de la forcer à l'employer ?

Si la Religion n'étoit pas la Vérité , & que la Vérité vint à paroître , la Vérité diroit à la Religion : *vous avez tenu ma place , & vous avez dû la tenir ; l'Etat social vous demandoit nécessairement ou moi , & on ne pouvoit venir à moi que par vous , qui seule pouviez mettre sur la voie de me chercher & de me trouver.* C'est ce qu'elle lui diroit en effet dans ma supposition , & je pars de-là pour dire à nos Philosophes , qui devroient rougir d'obliger à de pareilles suppositions pour les combattre , ou qu'ils mettent la Vérité à la place de la Religion , ou qu'ils respectent la Religion & se taisent sur elle , en attendant qu'ils aient la Vérité à mettre à sa place. Mais cependant quelle Vérité , autre que la Religion , peuvent-ils trouver sur laquelle portent les mœurs , qui ne soit pas , comme la Religion , le rapport de l'homme à un Etre suprême , à une substance parfaite ? Je le leur demande. S'ils ne convenoient pas que c'est leur parler raison , & que je n'ai pas ici d'autre ton avec eux , ce seroit le comble de l'aveuglement.

Mais , diront-ils peut-être , comment trouver cette Vérité , sans la liberté de se communiquer hautement les efforts qu'on

peut faire pour la trouver ? Eh ! Messieurs, à quoi bon des efforts dès que cette Vérité n'existe point selon vous , ou du moins n'est point faite pour l'homme ? Et à quoi bon aussi , cette Vérité n'étant point faite pour l'homme , vouloir nous ôter ce qu'il faut absolument que nous ayons à sa place ? Mais peut-être conviendrez-vous , pour n'être pas poussés à bout , que cette Vérité peut exister, qu'elle peut être trouvée. Eh bien ! si elle peut l'être , & que la Religion ne soit pas elle , comme il vous plaît très-gratuitement de le prétendre , puisque c'est par elle seule que vous pourriez être fondés à dire que la Religion n'est pas elle ; cherchez-la dans le secret de votre entendement qui doit être alors votre seule ressource. Mais jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée , laissez-nous croire à la Religion : car il nous faut nécessairement croire à quelque chose de fondamental , & en attendant que vous donniez à nos mœurs une autre base que la Religion , nous devons à coup sûr nous en tenir à elle.

Oh ! mais , dites-vous , le moyen de croire à la Religion ? Eh ! Messieurs , nous avons pour y croire les moyens de raison que je vous donne , & ces moyens , sans parler des autres , sont plus que suffisans

pour nous , qui savons que tout d'ailleurs est en énigme dans elle ; nous le savons & nous l'avouons. Jugez d'après cela si nous devons être arrêtés par les difficultés & les objections dont vous nous accablez sans cesse contre ses faits & contre ses Mystères , & si ce n'est pas même une espèce d'inconséquence dans nous d'y répondre. Personne ne peut vous forcer de croire à la Religion ; votre intérieur est indépendant des hommes : mais tant qu'il vous plaira de vivre avec eux , ne vous opposez ni par vos propos , ni par vos actions , ni sur-tout par vos écrits , à ce qu'ils y croient. Taisez-vous sur elle , ou encore une fois , donnez-nous de nouvelles lumieres , ou du moins des mœurs meilleures que les nôtres qui puissent se passer de toute Religion : car sans cela , vous ne pourrez jamais , quelques efforts que vous fassiez , avec quelque art que vous écriviez , démontrer à des Etres en société tels que nous , à qui il faut une croyance nécessairement , que nous ne devons pas y croire.

Que ne vous bornez-vous , puisque vous voulez fronder & détruire , & qu'on ne détruit pas la Religion comme on détruit des faits ; que ne vous bornez-vous , dis-je , à faire main-basse sur les mœurs des

hommes qui sortent de la classe du peuple; il y a matière de reste : mais encore, à votre place, je laisserois aux Laboureurs & aux Nourrices à le faire; car vous conviendrez que, si quelques-uns en ont le droit, ce sont eux. Faites-vous Laboureurs & vous ferez en fond alors pour fronder les mœurs du siècle: mais des beaux-esprits, mais des hommes essentiels à l'État tels que vous, envoient les Moines à la charuë & ne sont pas faits pour y être envoyés; ils marient les Moines & ne sont pas faits pour se marier quand ils se respectent. Mais dites-moi, Messieurs, est-ce comme amis des Souverains & pour multiplier le nombre de leurs Sujets, que vous mariez les Moines? Je crains fort que non, & que vous ne le fassiez uniquement qu'afin qu'il n'y ait plus de Moines; car vous haïssez fort cette espèce-là, qui vous offre, plus qu'aucune autre, le spectacle de la Religion que vous n'aimez pas.

Ces Messieurs prouvent bien évidemment l'impossibilité où ils sont d'établir; car quoiqu'ils prétendent le faire, ils ne le font point, & ils en sont toujours à détruire, comme nous toujours à leur demander ce qu'ils mettent à la place. Mais cependant ils ont tant & tant détruit,

ou , pour mieux dire , essayé de le faire ; (car ils ne détruisent point dès qu'ils n'établissent point) que la matière leur manque , & qu'ils ne font plus que s'acharner sur elle en l'effleurant toujours des mêmes coups.

En vain leur oppose-t-on les armes particulières à la Religion dans laquelle ils sont nés , & qu'ils ont toujours pour principal objet de détruire ; ils ne font qu'en plaisanter , que s'escrimer de leurs armes ordinaires qui ne demandent rien moins que la trempe du génie ; & ils ont nécessité enfin à leur en opposer d'autres , tirées du fond de l'Arsenal même de la Religion , dont ils ne se joueront peut-être pas , & qui sont tout à la fois les siennes & celles de ses espèces. Mais , encore une fois , ces armes ne sont faites que pour être employées contr'eux ; & combien n'étoit-il pas essentiel d'y avoir recours , dès qu'ils ne vont à rien moins qu'à déraciner du cœur des hommes ce qu'il y a divinement & humainement de plus sacré pour eux , & qu'ils n'y réussissent sous nos yeux qu'avec trop de succès ? Mais la Religion-genre & la Religion-espèce prouvées , suivons leur Philosophie.

L'homme , selon nos Philosophes , quand

ils se mêlent de vouloir philosopher à fond, ne peut pas être plus heureux qu'il n'est; & pour prouver la nécessité du mal moral, ils prennent leurs preuves dans la nécessité du mal physique, comme si la nécessité de celui-là étoit conséquente de la nécessité de celui-ci. Ils prennent aussi leurs preuves dans la nature des animaux, qui se font du mal les uns aux autres, qui sont propriétaires, qui ne connoissent point de communauté; comme si les animaux, qui n'ont point d'état moral & à qui nous refusons la raison, pouvoient servir de preuve, relativement à l'homme moral & raisonnable. Mais sans m'arrêter à ces erreurs, qui ne leur sont pas propres, (car ce sont toujours les animaux qu'on apporte en preuve, aussi peu sensément que peu théologiquement, quand il s'agit de soutenir la nécessité du vice fondamental de notre état social, de la propriété, du tien & du mien;) mais sans m'arrêter, dis-je, à ces erreurs, comment nos Philosophes cherchent-ils à rendre l'homme plus heureux qu'il n'est, sans contredire leur principe, qu'il l'est autant qu'il peut l'être?

L'ignorance nécessaire qu'ils établissent en principe sur le fond des choses, & d'après laquelle absurdement établie, ils

vont jusqu'à penser qu'il n'y a ni métaphysique ni morale, est de tous les principes le plus inconséquent, puisqu'il est lui-même un principe métaphysique, tout absurde qu'il est. Mais en n'établissant que du physique, que du sensible, que des individus seuls existans, (car ils n'admettent point en effet de fond des choses,) ils savent d'autant mieux la croyance en un Dieu; croyance qu'ils rejettent comme étant la source de toutes les Religions qu'ils réprouvent généralement. Je ne vois, pour l'inconséquence, que le Pyrrhonisme de comparable à ce système.

L'ignorance prétendue nécessaire par nos Philosophes, n'est effectivement que leur propre ignorance du fond des choses, que leur ignorance de l'Être suprême & de notre rapport à lui; & c'est à coup sûr, quoiqu'ils n'y fassent peut-être pas attention, parce qu'ils sentent qu'on pourroit se servir de cette ignorance contre eux pour les dépouiller du titre de Philosophes, qu'ils prennent le parti de l'établir en principe. Ce principe constitue toute leur Philosophie : mais sans entreprendre ici de le détruire d'une façon plus directe, (ce qui seroit plus facile qu'ils ne pensent) je me bornerai à leur dire que ce n'est ni la connoissance très-subalterne de

te que les hommes ont pensé & fait, ni l'art d'écrire en prose ou en vers, ni celui de rendre le sentiment & d'exprimer les passions, ni les sciences de calcul, ni la physique, qui peuvent constituer le Philosophe ; mais la métaphysique & la morale ; j'entends, la connoissance de ce que les hommes doivent penser & faire d'après leur entendement, qui est le même en eux tous, & qui ne leur manque pas, mais auquel ils manquent.

Si quelque chose pouvoit constituer le Philosophe au défaut de cette connoissance, ce seroit de chercher à l'acquérir, ou du moins de porter sur les choses de ce monde le coup-d'œil d'une politique sage & éclairée. Mais nos Philosophes veulent être Philosophes par une route toute opposée ; ils veulent l'être sans autre principe radical que de détruire tout principe radical, & par des connoissances Mathématiques & Physiques supérieures à celles du vulgaire, mais dont le vulgaire, qui a toutes celles qu'il lui faut, ne connoît, ni ne doit connoître le prix. De-là Bayle & Neuton, leurs Coryphées en Philosophie. Mais sans parler de Baïle, que je comprends dans leur classe, ils ont beau vouloir que Neuton soit Philosophe, & vanter ses découvertes, comme si elles pouvoient faire

le bonheur des hommes , ils lui préfèrent toujours dans leurs quart-d'heures lucides , l'inventeur des aiguilles.

Leur Philosophie fourmille d'inconséquences & de contradictions par sa nature même , & j'en ferois un ample volume si cela pouvoit être utile , après les réflexions fondamentales que je fais ici contr'eux , & auxquelles je les défie de pouvoir rien opposer de sensé. Mais , le dirai-je ? un pa eil volume échoueroit contre ces Messieurs ; ils ne se soucient point qu'on les démontre inconséquens & en contradiction avec eux-mêmes : qu'on démente avec raison la plûpart des faits qu'ils avancent , ils se jouent de la chose , & le volume auroit , pour toute réponse , des plaisanteries & des sarcasmes , s'ils daignoient y répondre.

L'humanité n'est qu'un mot dans leur bouche & sous leur plume , qui leur sert de prétexte pour être souvent très-inhumains & très-injustes à l'égard de ceux de leurs semblables que la Religion attache particulièrement à elle. Si on en doutoit , on n'auroit pas lû , ou l'on auroit bien mal lû leurs livres. Il en est de même de l'Evangile dont ils ont le front de s'autoriser contre la puissance temporelle des Papes & les richesses du Clergé , tandis qu'ils

qu'ils ne croient pas à l'Évangile, & que leur objet n'est effectivement que de révolter les Enfans de l'Eglise contre leur Mere, & que de rendre l'Évangile méprisable par l'avilissement & l'appauvrissement du Pape & du Clergé. Oh ! mais, diront ils, quoique nous ne croyions pas à l'Évangile, il peut nous servir d'autorité contre ceux qui y croient, & il est toujours permis de prendre les hommes par leurs propres principes. Commencez par y croire, ne vous servez pas de son autorité pour lui porter des coups indirects, & je répondrai alors à vos scrupules, si vous avez une raison assez saine & une politique assez sage pour m'entendre. Je suis fâché de vous le dire ; mais vous êtes autant & plus fanatiques à votre façon, que les fanatiques contre lesquels vous poussez des cris si hauts & si fréquens.

Ce qui aveugle sur nos Philosophes & leurs écrits, ce sont les talens qu'on ne peut pas leur refuser, c'est l'art avec lequel ils mettent le faux en œuvre. Mais qu'on se persuade donc enfin que, si la raison peut être sans les talens, les talens réciproquement peuvent être sans la raison, & que les travers des beaux-esprits n'en sont pas moins des travers, pour

être enlumines de tout ce qui peut les rendre agréables & même spécieux. Si l'on en doutoit actuellement, ce seroit contre l'exemple le plus frappant qu'il soit possible d'avoir. Je finis cette Lettre dans l'espoir qu'elle peut achever d'ôter à nos Philosophes la satisfaction de penser que c'est porter coup à la Religion, que de dire de grands hommes comme eux, qu'ils n'ont point de Religion.

Adieu, Monsieur, &c.



LETTRE IV.

POUR conclure avec nos Philosophes, & pour reprendre mon premier objet qui a été de considérer ce qu'il y a de plus affiché dans leur systême de destruction, je reviens à leur dire encore que le remede radical qu'ils paroissent vouloir apporter aux maux de l'Humanité par l'établissement de leur Théisme sur les ruines de toutes les différentes espèces de Religion, est absolument inapplicable & contre toute raison; & que les palliatifs qu'ils nous offrent en attendant, par les grands changemens qu'ils demandent dans la Religion reçue, sont pires que le mal, vû les maux actuels qu'ils occasionneroient nécessairement, sans rendre notre postérité plus heureuse. Que gagneroit-elle en effet à trouver les choses changées de face, le même fond de mœurs existant? Et il existeroit le même, comme il le fait de temps immémorial, sans jamais qu'une Philosophie telle que la leur y pût rien, fût-elle sur le trône. Mais que dis-je? sur le trône! Elle est trop Républicaine pour y

monter, & s'il dépendoit d'elle, il n'en existeroit pas un; tant il lui est démontré que l'Etat Républicain vaut mieux que le Monarchique. Il est vrai qu'elle ne tire sa démonstration que de l'idée qu'il vaudroit mieux pour elle; mais cela lui suffit.

Heureux pour la Monarchie les siècles où l'on croyoit aux revenans ! disoit de nos jours un Ministre disgracié; mais aussi dévoué à son Prince & à sa Patrie dans la disgrâce que dans la faveur, & qui voyoit si bien jusqu'où l'esprit d'incrédulité & d'indépendance, qui éclate aujourd'hui & qui gagne de proche en proche, peut nous amener, qu'il se félicitoit souvent de toucher à son terme. Il avoit bien raison de le dire: car assurément des siècles comme ceux-là sont autant le soutien d'une Monarchie que des siècles comme le nôtre en sont la ruine: il renvoyoit aux harangues de Collège cette question interminable de sa nature, & qui par-là même prouve contre elle; lequel vaut le mieux du Gouvernement Monarchique, Aristocratique, Démocratique? &c. Il pensoit sensément que les hommes n'ont pas de meilleur parti à prendre que de s'en tenir à la constitution de l'Etat dans lequel ils naissent, & que ceux d'entr'eux qui sont

des efforts pour en changer la nature sous le prétexte du bien public, n'ont en effet que l'inquiétude d'esprit, que l'orgueil ou l'ambition pour principe, & qu'ils vont directement contre ce bien qui leur sert de prétexte, par la raison qu'un pareil changement ne peut arriver que par de grands maux, & que tout revient ensuite à-peu-près au même. Si cela souffre quelque exception, ajoûtoit-il, c'est uniquement pour de petits territoires tyrannisés par quelque Puissance, & qui, avec une situation isolée, des Alliés qui les soutiennent, & des mœurs simples sur-tout, peuvent former une petite République indépendante de tout ce qui les environne. Il leur en coûte beaucoup de sang pour se soustraire à la tyrannie; mais au moins ce sang est-il racheté.

Ne serions-nous pas réduits aujourd'hui, dit fort sagement M. le Président Hénault, au sujet de nos mystères que l'on représentoit jadis dans nos Eglises & sur nos Théâtres; ne serions-nous pas réduits aujourd'hui à regretter ces tems de simplicité où l'on ne raisonnoit pas, mais où l'on croyoit? C'est ainsi que pensent & qu'on a toujours pensé les hommes qui sont dans les vrais principes, & c'est par-là sur-tout qu'ils sont véritablement grands hommes.

Que l'on compare le peu de lignes de cet illustre Auteur, sur la puissance temporelle des Papes, à tous les roisins actuels sur cette puissance, & qu'on juge ensuite. Il ne fait pas bon être sans force contre nos Philosophes, comme les Moines qu'on semble leur abandonner aujourd'hui, ainsi qu'au public, ou n'en avoir qu'une qu'ils ne craignent guères, comme celle du Pape & du Clergé séculier. Mais qu'ils sachent que le plus petit insecte peut réduire leur force à zero, & que c'en est un qui écrit ces Lettres.

Je l'ai déjà dit contre eux, & je ne saurois trop le répéter : il ne peut pas y avoir de constitution dans l'Etat policé, sous laquelle on puisse affirmer sensément que les hommes seroient plus heureux que sous une autre ; ou du moins de constitution dont on ait assez à espérer la durée pour qu'on puisse raisonnablement porter une nation à quitter la sienne pour elle.

Est-il à espérer, par exemple, dans l'Etat policé, qu'une constitution favorable à la liberté des hommes puisse subsister longtemps ? Non ; mais demandons plutôt s'il peut s'y en trouver de favorable, autrement qu'en apparence, & si cette apparence-là même n'en seroit pas le vice in-

trinsèque, par tous les inconvéniens qu'il est dans sa nature d'entraîner après elle ? C'est un fantôme qui peut d'un jour à l'autre avoir l'effet de la réalité la plus destructive (1).

En deux mots, s'il étoit une constitution dans l'Etat policé qui fût en effet meilleure que les autres; ou, pour mieux dire, qu'on pût démontrer en rigueur morale, être non-seulement la meilleure, mais la plus inaltérable, (car il faut l'un & l'autre), elle prendroit nécessairement le dessus, & au point qu'on voudroit en vain faire vivre les hommes sous une autre constitution. Il y a des milliers d'années que l'Etat policé existe sous toutes sortes de constitutions différentes; en sommes-nous plus avancés? En est-il une



(1). Si je jette les yeux sur l'Angleterre, dit M. Burlamaqui, je vois à Londres une populace soutenue de vingt-mille jeunes gens de famille à l'Ecole du Commerce dans les boutiques, ou dans les comptoirs. C'est elle qui règle le Gouvernement; le Parlement est assiégé par ses cris & par ses menaces, ou tout au moins, elle arrête les délibérations, si elle ne les dicte pas; souvent même c'est une faction dans le Parlement qui excite ces clameurs. Ce Peuple dans sa fureur insulte

seule, soit qu'elle ait existé réellement ou en idée, sur laquelle nous soyons d'accord, & que nous reste-t'il de tous les changemens que ces constitutions ont éprouvés, que des histoires chargées de crimes, d'horreurs & de maux de toute espèce, que des annales teintes de sang humain ?

Il est triste de voir dans ces histoires, que les Empires & les Républiques finissent presque toujours aux siècles les plus policés, aux siècles où les hommes sont les plus cultivés à leur façon de l'être, & où ils raisonnent le plus à leur façon de raisonner. (Et quel siècle ne le cède pas au nôtre à cet égard ?) Mais s'il y avoit en effet une valeur intrinsèque dans ces siècles



le plus honnête homme s'il lui plaît ; il met le feu à sa maison ; il outrage scandaleusement l'image des têtes les plus sacrées. La Justice n'ose prononcer contre la volonté de ces hommes libres ; il faut qu'elle s'y prête. On ne punit point ces excès ; ce seroit attenter à la liberté de la Nation, & tandis qu'on ne sauroit rien reprocher de plus outré aux régnes des Tyrans, on regarde les Anglois comme un peuple vraiment libre. Mais à moins que par la liberté on n'entende une licence effrénée, je ne saurois me ranger à cette opinion.

cles pour le bonheur des hommes, ainsi qu'on le prétend, seroient-ils succédés, comme ils le sont communément, par des siècles de grossiereté & d'ignorance, & ne seroient-ils pas toujours subsistans, loin d'être les siècles les plus rares? Les hommes en général sont trop clairvoyans sur le mieux; ils le desirerent trop pour ne le pas voir où il seroit décidément & ne s'y pas tenir, soit en fait de constitution d'Etat, s'il en étoit effectivement une meilleure qu'une autre, soit en fait de mœurs dans une constitution d'Etat. J'ose dire de plus que le mieux ne peut jamais être pour les hommes en général, dans les siècles qui les transportent par excès au-delà des connoissances purement utiles & des mœurs du temps d'Adam, auxquelles ils tendent toujours foncièrement. Mais qu'il seroit facile de prouver la folie de ces siècles par l'autorité même des beaux-esprits qui les constituent tels qu'ils sont, & qui par-là même doivent en être les plus grands panégyristes!

Une preuve, dit un de nos Philosophes, que la constitution d'Angleterre est à préférer, c'est que les Anglois vantent toujours leur heureuse constitution, & que les autres peuples de l'Europe en desirerent tous une autre. Quoi de plus vague

& de moins prouvé par rapport aux Anglois , & quoi de plus témérairement avancé par rapport aux autres peuples de l'Europe ? Les autres preuves qu'il en donne , ne valent qu'autant qu'elles présentent les choses totalement dénuées de leurs abus & de leurs inconvéniens. Mais lui & ses semblables n'ayant pour objet que de séduire , & sçachant trop bien pour qui ils écrivent , ne prennent jamais des choses que ce qu'ils veulent en prendre , & le pour est toujours chez eux sans le contre , comme le contre sans le pour. S'ils paroissent quelquefois modérés & écrire à charge & à décharge , ce n'est que pour mieux frapper leur coup , & rien n'est moins impartial que leurs examens impartiaux. On trouve cependant tant qu'on veut le pour & le contre dans leurs ouvrages en les prenant en masse , & on l'y trouve tellement , que j'oserois presque répondre de prouver tout ce que j'établis contre eux par leurs propres livres. Il faut que leur art soit bien magique , s'il nous cache leurs inconséquences & leurs contradictions , & s'il nous aveugle sur le néant , le danger de leurs systèmes , au point que nous ne pensions plus que d'après eux ; ou il faut que les siècles les plus policés soient les siècles où les hommes sont le moins hommes.

Mais pour parer à toute chicane de leur part, je suis bien-aïse de leur dire ici que je ne prétends pas que la somme de bien & de mal soit parfaitement la même dans toute constitution policée. Ce que je prétends, c'est que cette somme est trop la même, trop confusément départie, trop casuelle & trop hors de toute possibilité de calcul exact, pour qu'on puisse affirmer sagement que la somme du bien ou du mal est constamment plus forte dans telle constitution que dans telle autre; pour que l'Anglois, par exemple, se croye plus heureux que le François, ou le François plus heureux que l'Anglois. Je veux cependant bien que l'un se croye plus heureux que l'autre; c'est une folie qui peut lui être avantageuse & à son Gouvernement. Mais que l'un croye l'autre plus heureux que lui, & qu'il fasse ses efforts pour amener sa nation, de Françoise ou d'Angloise qu'elle est, à devenir Angloise ou Françoise; c'est une folie non-seulement dépourvue de toute utilité personnelle & civile, mais très-nuisible, quand même il lui seroit démontré (ce qui ne peut pas être), que la nation de l'autre seroit aujourd'hui plus heureuse que la sienne.

Telle est cependant la folie de nos Phi-

losofhes ; de ces hommes qui prétendent faire corps aujourd'hui dans l'Europe, & qui forment un parti en détestant tout esprit de parti ; de ces beaux génies qui abusent de leurs talens pour oser élever jusques dans le sein de nos Monarchies la voix la plus capable de les détruire, en osant se donner tout à la fois pour en être les plus fidèles sujets ; de ces esprits Républicains, qui demandent, pour premier hommage à leur Philosophie, le sacrifice des Ordres Religieux voués essentiellement aux Monarques Catholiques, & qui, politiquement & religieusement parlant, sont, avec le Clergé séculier, la première milice du trône ; de ces libertins de cœur & d'esprit qui, en corrompant le siècle, sont que les Ordres Religieux mêmes se ressentent de cette corruption. Et ce seroit des esprits de cette trempe qui donneroient le ton aujourd'hui ! *O tempora ! O mores !*

Voilà, Monsieur, les réflexions auxquelles je vous ai promis de donner quelques heures de mon loisir. Si vous en êtes content, vous êtes le maître d'en faire l'usage que vous voudrez. Je souhaite que vous les jugiez dignes du public & capables de contribuer à arrêter l'effet des maux dont nous sommes réel-

QUATRIEME. 61

lement menacés, & qui ont leur principale
cause dans le progrès que notre fausse
Philosophie fait en Europe, & particulié-
rement en France, &c.

FIN.

QUARTIER

lequel on a vu, & qui ont leur principal
caractère dans le progrès des arts, & de
philosophie, & de littérature, & de
science en France, &c.

L. I. W.

